

La Nouvelle Revue Française

1988, 420

1434

PIRANDELLO, L.

1988

LUIGI PIRANDELLO

La Déveine de Pythagore

– Diable!

Et remettant mon chapeau, je me retournai pour suivre des yeux la jolie petite fiancée entre le fiancé et la vieille mère.

Crrr, crrr, crrr..., ah comme ils crissaient de bonheur en cette matinée de dimanche, les souliers neufs de mon ami sur le pavé ensoleillé de la place. Et la fiancée, avec le rire de toute son âme dans l'azur enfantin des petits yeux mobiles, les joues vermeilles, les dents éclatantes sous l'ombrelle rutilante de soie rouge, on eût dit qu'elle remuait du vent pour adoucir les flambées de joie et de pudeur, cette première fois qu'elle se montrait ainsi en rue, toute jeunette sous les yeux des gens, ayant à ses côtés – *crrr, crrr, crrr...* – ce beau morceau de fiancé un peu trop neuf, peigné, parfumé et bouffi de contentement.

Remettant lui aussi son chapeau (doucement, pour ne pas déranger la coiffure), l'heureux ami se retourna également et me regarda. Que se passait-il? Il me vit arrêté au milieu de la place et baissa la tête avec un sourire embarrassé. Je répondis avec un autre sourire et un geste alerte de la main qui voulait dire : « Je te félicite! Je te félicite! »

Au bout de quelques pas, je me retournai encore une fois. Le visage vif, tout allumé de la jeune fiancée ne m'avait pas fait plus de plaisir que son air à lui, ce cher ami perdu de vue depuis environ trois ans. Ne voilà-t-il pas que lui aussi se retournait pour me regarder une seconde fois?

— Serait-il jaloux? pensai-je en m'éloignant tête baissée. En fin de compte, il n'aurait pas tort. Diable, elle est vraiment chouette! Mais lui?

Je ne sais pas. Il m'avait aussi semblé plus haut de taille. Prodiges de l'amour! Et ensuite complètement rajeuni, surtout dans les yeux, dans sa silhouette si visiblement l'objet de certains soins délicats dont je ne l'aurais jamais cru capable, le connaissant comme un ennemi de ces petites fêtes privées et fort curieuses que les jeunes gens ont l'habitude de s'offrir des heures durant en compagnie de leur propre image dans le miroir. Prodiges de l'amour!

Où avait-il vécu pendant ces trois dernières années? Ici à Rome, il habitait auparavant chez Quirino Renzi, son beau-frère, qui d'ailleurs était mon vrai ami. Car pour moi en effet, à proprement parler, c'est le « beau-frère de Renzi » qu'il s'appelait plutôt que Bindi, son nom de famille. Il était parti pour Forlì deux ans avant que Renzi quitte Rome et je ne l'avais jamais revu. Et voilà que je le retrouvais à Rome, et fiancé.

— Ah mon vieux, continuais-je à penser, tu n'es certainement plus peintre. *Crrr, crrr, crrr* : tes chaussures crissent trop. Avoue que tu as changé de métier et que cela t'a mis dans tes plumes. Je t'en loue, bien que ce nouveau métier t'ait engagé à prendre femme.

Je le revis deux ou trois jours plus tard, à peu près à la même heure, toujours avec sa promise et sa future belle-mère. Nouvel échange de saluts accompagnés de sourires. Et cette fois, inclinant à peine la tête, mais d'une manière si gracieuse, la fiancée me sourit aussi.

Je déduisis de ce sourire que sûrement Tito lui avait longuement parlé de moi, de mes fameuses distractions, et également appris que Quirino Renzi, son beau-frère, m'appelle Pythagore parce que je ne mange pas de fèves, et expliqué pour finir pourquoi l'on peut, en façon de plaisante injure, appeler Pythagore quelqu'un qui ne mange pas de fèves, etc. Babillages qui amusent tellement.

Je m'aperçus que cette histoire de fèves et de Pythagore

devait avoir fait l'impression la plus bouffonne en particulier sur la belle-mère, car dans la suite de nos rencontres, je ne sais plus combien de fois, cette vieille marmotte — ils étaient toujours tous les trois — pouffait de rire sans même se soucier de le cacher après avoir répondu à mon salut et se retournait pour me suivre des yeux, riant encore.

J'aurais voulu un jour ou l'autre prendre Tito entre quatre yeux pour lui demander si son actuel bonheur ne lui offrait, ainsi qu'à sa fiancée et à sa future belle-mère, que cette unique occasion de rire, et en ce cas, je l'aurais plaint. Mais je n'y arrivai jamais. Je souhaitais en outre, qu'il me donne des nouvelles de Renzi et de sa femme.

Mais voilà que me parvient de Forlì le télégramme suivant : « Gros ennuis, Pythagore. Serai à Rome demain matin. Trouve-toi gare 8 heures 20. Renzi. »

Mais comment cela? me dis-je. Il y a ici son beau-frère, et c'est moi qu'il veut voir à la gare? J'échafaudai sur ces « gros ennuis » un monde de suppositions, parmi lesquelles la plus raisonnable me parut être celle-ci : que Tito était sur le point de contracter le plus stupide des mariages et que Renzi venait à Rome pour essayer d'envoyer tout en l'air. Au bout d'environ trois mois de saluts et de sourires, j'avoue que je nourrissais déjà une irrésistible antipathie pour cette poupée de petite fiancée et quelque chose d'encore plus grave pour la belle-mère.

Le lendemain à huit heures j'étais à la gare. Et maintenant, jugez vous-même si vraiment je ne suis pas persécuté par un destin bouffon. Le train arrive, voici Renzi à la portière d'un compartiment : je me précipite... mais mes jambes se dérobent sous moi, les bras m'en tombent.

— Le pauvre Tito m'accompagne, me fait Renzi plein de pitié, me désignant son beau-frère du doigt.

Tito Bindi, celui-là? Allons bon! Et qui donc avais-je salué trois mois de suite dans les rues de Rome? Il était là, ce Tito... Mais en quel état, mon Dieu!

Je balbutie :

— Tito, Tito... Mais comment? Tu...

Tito se jette à mon cou et éclate en affreux sanglots. Je

regarde Renzi bouche bée. Mais comment? Pourquoi? Je me sens devenir fou. Renzi me fait alors signe en levant la main à son front et soupire en fermant les yeux... Qui? Lui, moi ou Tito? Le fou, qui est-ce?

Renzi exhorte son beau-frère :

— Bon, allons-y Tito. Calme-toi. Calme-toi! Attends un peu ici, surveille les valises. Je vais retirer la malle avec Pythagore.

Tout en marchant, il me conte sommairement la triste histoire de ce pauvre beau-frère qui s'était marié à Forlì à peu près deux ans et demi auparavant : ils avaient eu deux enfants dont un qui était devenu aveugle au bout de quatre mois; ce malheur, l'impossibilité où il se trouvait de subvenir dignement par son art aux besoins de la famille, ses perpétuelles disputes avec sa belle-mère et avec sa femme, sotte et égoïste, lui avaient troublé la cervelle. Renzi l'amenait à Rome pour lui faire consulter des médecins et le distraire un peu.

Si je n'avais pas vu de mes yeux Tito réduit à cet état, j'aurais sans doute cru une fois de plus que Renzi voulait me mener en bateau. Partagé entre l'ahurissement et la peine, je lui avoue alors l'erreur dans laquelle j'étais tombé, c'est-à-dire comment jusqu'au jour précédent j'avais salué Tito, futur époux, dans les rues de Rome. En dépit de sa consternation, Renzi ne put se retenir de rire.

— Je te le jure, lui dis-je. Lui tout craché, en personne! Depuis trois mois que nous échangeons saluts et sourires : nous sommes devenus de grands amis. Maintenant, oui, maintenant je note la différence. Mais parce que Tito, le pauvre, on ne le reconnaît plus, ma parole! Je salue chaque jour au contraire Tito tel qu'il était avant son départ pour Forlì, il y a trois ans. Exactement lui, tu sais? Tito, Tito qui te regarde, Tito qui parle, Tito qui sourit et qui marche, Tito qui me reconnaît et me salue... Tout à fait lui! Tout à fait lui! Imagine l'impression que cela m'a fait de le revoir ainsi à présent après l'avoir vu hier, vers quatre heures, heureux et rayonnant, flanqué de sa petite fiancée.

Ma déveine est que personne ne doit ni ne veut jamais tenir compte de ce que je ressens. Renzi riait, comme je l'ai dit, et peu après, pour distraire le malade, la fantaisie lui vint

de raconter cette belle aventure. Écoutez ce qu'il en résulta.

Le pauvre garçon resta d'abord étrangement étonné de ma méprise; son imagination travailla dessus un bon moment pendant le trajet de la gare à l'hôtel, puis finalement, m'attrapant par un bras, son regard égaré plongé dans mes yeux, il me cria :

— Pythagore, tu as raison!

J'eus peur, j'essayai de lui sourire :

— Que veux-tu dire, mon cher Tito?

— Je dis que tu as raison! répéta-t-il sans me lâcher, avec l'éclat d'une lueur terrible dans ses yeux de plus en plus égarés. Tu ne t'es pas trompé! Celui que tu salues, c'est bien moi. Moi en personne, Pythagore, qui n'ai jamais quitté Rome, jamais, jamais. Quiconque affirme le contraire, je le tiens pour mon ennemi. Je suis ici, tu as raison, toujours ici, à Rome; je suis jeune, libre, heureux, tel que chaque jour tu me vois et me salues. Mon cher Pythagore, ah je respire, je respire! Quel poids tu m'as ôté du cœur! Merci mon cher, merci, merci... Je suis heureux, heureux!

Et se tournant vers son beau-frère :

— Nous avons fait un vilain rêve, Quirino. Embrasse-moi! Dans mon vieil atelier de Rome, j'entends de nouveau le coq chanter! Pythagore ici présent te le dira. C'est vrai, n'est-ce pas Pythagore, c'est vrai que chaque jour tu me rencontres ici à Rome? Et qu'est-ce que je fais ici à Rome? Dis-le à Quirino. De la peinture. Oui, de la peinture. Et mes toiles, je les vends, non? Si tu me vois le rire aux lèvres, cela veut dire que je les vends. Ah... c'est épatant... Vive la jeunesse! Célibataire, libre, heureux...

— Et la fiancée? laissai-je malencontreusement échapper sans me souvenir que tout à l'heure, en racontant mon quiproquo, Renzi avait par prudence laissé de côté ce dangereux détail.

Le visage de Tito s'assombrit d'un coup. Cette fois, c'est les deux bras qu'il m'attrapa :

— Qu'est-ce que tu viens de dire? Comment? Je me marie? Et désespéré, il regarda son beau-frère.

— Allons donc! que je fais tout de suite pour arranger les choses sur un signe de Renzi. Allons donc, mon cher Tito! Tu sais bien que tu t'amuses avec cette petite donzelle.

— Je m'amuse? Ah tu dis que je m'amuse? s'enflamma Tito en fureur, roulant des yeux et battant l'air de ses poings. Où suis-je? Je vis où? Où me vois-tu? Il faut me battre comme un chien si tu me vois m'amuser avec une femme! On ne s'amuse pas avec les femmes... Ça commence toujours ainsi, mon vieux Pythagore. Et puis... et puis...

Il éclata une seconde fois en sanglots, se couvrant le visage des deux mains. C'est en vain que Renzi et moi nous cherchions à le calmer, à le consoler.

— Non, non, nous répondait-il. Si je me marie aussi à Rome, je suis perdu! Perdu! Tu vois à quoi je me suis trouvé réduit à Forlì, cher Pythagore? Sauve-moi, sauve-moi, par pitié! Il faut m'empêcher de le faire à tout prix. Tout de suite! Là-bas aussi je m'amusais, pour commencer.

Il tremblait comme en proie à des frissons de fièvre.

— Mais si nous ne sommes ici que pour quelques jours! lui dit Renzi. Le temps de nous mettre d'accord avec deux ou trois messieurs pour l'acquisition de tes toiles, comme on en avait convenu. Tout de suite après, nous rentrons à Forlì.

— Et cela ne servira à rien! répondit Tito avec un geste désespéré des bras. Nous retournerons à Forlì, ce qui n'empêchera pas Pythagore de continuer à me voir ici à Rome. Comment veux-tu qu'il en soit autrement? Toujours à Rome, voilà où je vis, mon cher Quirino, même si je me trouve là-bas. Toujours à Rome, toujours à Rome, à l'âge de mes plus belles années, célibataire, libre, heureux, juste comme Pythagore m'a vu hier, pas vrai? Et pourtant hier, nous étions à Forlì : tu vois bien que je ne mens pas.

Troublé, exaspéré, Quirino Renzi secoua rageusement la tête et crispa les paupières pour retenir ses larmes. Jusqu'ici, la folie de son beau-frère ne lui semblait pas avoir atteint d'aussi désespérantes dimensions.

— Vite, vite, reprit Tito se tournant vers moi, partons. Conduis-moi tout de suite où tu me vois d'habitude. Allons à mon atelier, via Sardegna. À cette heure-ci, je dois y être; j'ose espérer que je ne suis pas chez ma fiancée.

— Mais comment, puisque tu es avec nous, mon vieux Tito!

m'exclamai-je en souriant, avec l'espoir de le rappeler à la raison. Tu plaisantes? Ne sais-tu pas que j'ai la spécialité des méprises? J'ai pris pour toi un monsieur qui te ressemble.

— C'est moi! Infâme! Traître! me cria alors le pauvre fou avec des éclairs dans les yeux et le geste menaçant. Tu vois ce pauvre homme? Je l'ai trompé. Je me suis marié sans rien lui en dire. C'est moi maintenant que tu voudrais peut-être tromper? Dis la vérité : tu es de mèche avec lui? Main dans la main? Tu veux que je me marie en secret? Conduis-moi via Sardegna... D'ailleurs je sais le chemin, j'y vais tout seul.

Pour ne pas le laisser aller seul, nous fûmes contraints de l'accompagner. Chemin faisant, je lui dis :

— Excuse-moi, mais tu ne te souviens pas que tu n'es plus via Sardegna?

Il s'arrêta, perplexe, me regarda un instant, sourcils froncés, puis :

— Et alors, où suis-je? Tu devrais le savoir mieux que moi.

— Moi? Elle est bien bonne! Comment veux-tu que je le sache si tu ne le sais même pas toi-même?

Je ne pouvais faire réponse plus convaincante, à le clouer sur place. Mais j'ignorais que ceux qu'on appelle les fous possèdent eux aussi cette petite machine fouille-cerveau extrêmement compliquée qu'on appelle la logique en état de parfait fonctionnement, peut-être plus que la nôtre, dans la mesure où, comme la nôtre, elle ne s'arrête jamais, fût-ce en face des déductions les plus inadmissibles.

— Moi? Si je ne sais même pas que je suis sur le point de me marier! Comment veux-tu que je sache à Forlì ce que je fais ici tout seul à Rome, libre comme naguère? C'est toi qui dois le savoir puisque tu me vois tous les jours! Allons-y. Allons-y, conduis-moi. Je me confie à toi.

Tout en marchant, de temps en temps, il se tournait vers moi, une muette supplication dans les yeux qui me serrait le cœur, car avec cette question dans le regard, il me disait qu'il s'en allait à la recherche de lui-même dans les rues de Rome, à la recherche de cet autre lui-même, libre et heureux, datant du bon temps passé; et il me demandait si je ne le découvrais

pas quelque part, puisque c'était à travers mes yeux qui l'avaient vu jusqu'à hier qu'il le cherchait.

L'inquiétude et l'angoisse s'étaient emparées de moi. Si par malheur, me disais-je, le hasard nous réserve de tomber sur cet autre! Certainement qu'il le reconnaîtrait : la ressemblance est si évidente et parfaite. Et avec ses chaussures qui crissent à chaque pas, cet animal fait se retourner tout le monde! Et d'instant en instant, je croyais entendre s'élever derrière moi le *crrr, crrr, crrr...* de ces maudites chaussures.

Y avait-il des chances d'y échapper? Le dire était déjà de trop.

Renzi était entré dans un magasin pour acheter je ne sais trop quoi : nous l'attendions Tito et moi dans la rue. Le soir était sur le point de tomber. Je fixais d'un œil impatient le magasin d'où Renzi allait sortir et, planté là, chaque minute me faisait l'effet d'une heure quand soudain je me sens tiré par la veste et Tito m'apparaît la bouche élargie d'un sourire de muette béatitude, pauvre garçon! et les joues sillonnées de deux grosses larmes jaillies de ses yeux clairs, joyeux, éloquents. Il l'avait découvert, il me le montrait du doigt à deux pas de nous, tout seul, debout sur le même trottoir.

Mettez-vous un peu dans ma peau, juste une fois, pas pour rire. Se voyant ainsi regardé et montré du doigt, le monsieur se troubla; mais ensuite, m'ayant aperçu, il me salua comme d'habitude – tellement poli, le pauvre. J'essayai de lui faire signe en cachette pendant que de l'autre main, je m'efforçais d'entraîner Tito. Pas moyen!

Par bonheur, il avait compris mon signe et souriait – mais compris seulement que mon compagnon était fou. Il ne s'était point reconnu du tout dans les traits de Tito, tandis que Tito, oui, sur-le-champ. Évidemment : c'étaient ses traits d'il y a trois ans... Lui en personne avec qui il se rencontrait finalement, tel qu'il était à peine trois ans plus tôt. Il s'était approché et le contemplait en extase; il lui caressait les bras, la poitrine, tout doucement en lui murmurant :

– Que tu es beau... Que tu es beau... Voici notre cher Pythagore, tu vois?

Le monsieur me regardait et souriait, embarrassé et craintif. Pour le tranquilliser, je lui renvoyai son sourire, l'air désolé. Si seulement je ne l'avais pas fait! Tito intercepta cet échange de sourires et soupçonnant aussitôt une entente entre nous deux, il se tourna vers l'autre, menaçant :

– Ne te marie pas, imbécile : tu me perds! Veux-tu te réduire à l'état où je suis? Clochard et désespéré? Laisse cette fille! Ne t'amuse pas avec elle, idiot, gredin! Sans expérience...

– Mais enfin quoi! cria le pauvre garçon tourné vers moi, voyant affluer autour de nous une foule curieuse et étonnée.

J'eus à peine le temps de dire « Il faut le comprendre... » que Tito me tombait dessus :

– Tais-toi, traître!

Et il me donna une bourrade. Puis il revint à l'autre et d'une voix humble, persuasive :

– Non, calme-toi, je t'en prie! Écoute-moi... Tu es emporté, je le sais... Mais je dois t'empêcher de me précipiter à la ruine une seconde fois...

À ce moment Renzi accourut, se frayant un passage dans la foule, criant fort :

– Tito, Tito, qu'est-il arrivé?

– Ce qui est arrivé? répondit le pauvre Bindi. Regarde, le voilà! Il veut se remarier. Dis-lui, toi, qu'il aura un enfant aveugle, dis-lui...

Renzi l'entraîna plus loin de force.

Ensuite il me fallut expliquer toute l'affaire au monsieur. Je m'attendais à le voir sourire : il n'en fut rien. Il me demanda, consterné :

– Mais il me ressemble donc tant que cela?

Je lui répondis :

– Ah, maintenant plus. Mais si vous l'aviez vu il y a trois ans, quand il était célibataire, ici à Rome... Vous en personne!

– Espérons alors que d'ici trois ans, dit-il, je ne me trouverai pas dans le même état que lui.

Après tout cela, est-ce que j'avais oui ou non le droit de penser que c'était fini?

Eh bien non.

Avant-hier, deux mois après ce que je viens de raconter, j'ai reçu une carte signée Ermanno Lèvera.

La voici :

Cher Monsieur,

Faites savoir à ce monsieur Bindi que je lui ai obéi. Il m'a été impossible de l'oublier. Il m'est resté devant les yeux comme le spectre de ma destinée imminente. J'ai rompu mon mariage et je m'embarque demain pour l'Amérique.

Votre Ermanno Lèvera.

Voilà : si je ne l'avais pas salué, ce pauvre garçon, le prenant pour un autre, peut-être qu'à cette heure, qui sait ? ce serait un mari heureux... Qui sait ? Tout peut arriver en ce bas monde, même certains miracles.

Mais je pense que si cette rencontre avec l'autre fut assez puissante pour produire un pareil effet, c'est qu'il dut croire lui aussi s'être rencontré lui-même en la personne de Bindi, tel qu'il serait trois ans plus tard. Et jusqu'à preuve du contraire, je ne saurais en toute conscience affirmer que ce M. Lèvera est aussi fou.

Cependant, je m'attends à ce qu'un de ces jours me tombe dessus la visite de la fiancée abandonnée flanquée de la belle-mère manquée. Parole d'honneur, je les expédie toutes les deux à Forlì. Qui sait si à leur tour elles ne vont pas se reconnaître en la personne de la femme et de la belle-mère du pauvre Tito Bindi. Il me semble aussi désormais qu'ils forment réellement tous ensemble une seule et même chose, avec seulement cet enfant aveugle en plus qui ici ne naîtra pas, si Dieu le veut et s'il est vrai que ce M. Lèvera s'est embarqué pour l'Amérique.

LUIGI PIRANDELLO

Traduit de l'italien par HENRIETTE VALOT et GEORGES PIROUÉ.